

# Un entretien avec... Marcelle SOULAGE



Photo Manuel frères.

A dire d'expert, le journalisme mène à tout, sous expresse condition d'en sortir. Sous la même condition expresse, le métier de chercheur d'or peut bien mener à celui de journaliste ou de musicien.

Marcelle Soulage, en tous cas, est là pour en offrir l'exemple. Musicienne comme nul ne l'ignore, les lecteurs du *Guide* seraient bien les derniers à qui il conviendrait d'apprendre qu'elle est aussi critique et musicographe.

Cela posé, n'allez au moins pas vous imaginer cette jeune femme sous la défrôque du Charlot de *La Ruée vers l'Or*. Mais voilà : à la recherche du « fabuleux métal », son père prospecta le pire désert du Mexique, et, sur ses pas, Marcelle (2 ans), bébé cha-charmant, avec de grandes ailes de ruban dans les cheveux, ramassa « le caillou jaune ». Mexicaine ? Pas du tout ! Elle est née au Pérou. Péruvienne ? Moins encore ! Elle est Française jusqu'au bout des ongles avec, si j'ai bien retenu ou

compris (car les questions d'hérédité n'ont jamais été mon fort), avec quelque aïeule helvète, voire tyrolienne. Il y a aussi, sous les mêmes réserves, un ancêtre un rien viking, napoléonien et coureur de mer. Mais je suis sûr d'un grand-père languedocien — languedocien du Gard — celui-là même qui manquera toujours à tant de musiciens même célèbres : cet excellent homme s'était voué à la recherche du mouvement perpétuel. Peut-être aussi à la quadrature du cercle ou au grand-œuvre ? Peut-être aussi... Et pourquoi pas ? Rien de grand ne se fait sans chimère. C'est bien à ce « pêcheur de lune » en tous cas que Marcelle Soulage doit son goût du soleil qu'elle m'avoue avec lyrisme.

Chimère. Clarté. Bref, les « cailloux jaunes » qu'elle ramassait aux pistes arides de la Sonora.

— Voyez plutôt, me dit Marcelle Soulage en me tendant ouvert à la page des photos déjà fanées, l'album de famille. Voici les paysages de la Sierra Madre ; voici notre résidence d'alors, et mon ânesse Yvette (une... ânesse allant trottinant, ô Madame Guilbert !) Ici ? Notre cuisinier ! Mais ce cuisinier-phénomène s'appelait Sylvain. Il était bachelier, s'il vous plaît, et propre frère — ni plus, ni moins — du grand Sylvain.

(Bon ! Après le personnage d'Anatole France, celui de Pierre Benoit. Et voici, sans qu'elle le veuille — ni moi — le couplet à la manière d'Alphonse Daudet) :

— Mais cette libre enfance n'eut qu'un temps. Et des solitudes des sierras mexicaines, je passai à celles du IX<sup>e</sup> arrondissement. Cela suffira peut-être à vous expliquer, Monsieur l'Interviewer-Psychologue, pourquoi, petite fille, je me trouvai étrangère aux jeux de mon âge ; comment j'y voulus suppléer par la rêverie ou la musique. La musique, à quatre ans, ma mère me l'enseignait. A huit, je rêvais de la danse, alors en horreur aux familles. C'est qu'en ces âges-là, Terpsichore s'était réincarnée sous les traits de la Loïe Fuller. Mais le Conservatoire m'entraînait, classe après classe. Ce que je vous ai dit avait peu d'intérêt. Ce que je pourrais vous dire encore n'en a plus du tout.

— Au contraire ! Je recense toujours, chez mes victimes « impétrantes » — voyez Larousse : c'est le mot — les palmarès, diplômes, prix, médailles et couronnes de lauriers. Même pour ceux qui n'y obtenaient qu'un accessit de gymnastique, les distributions des prix sont de grandioses souvenirs : du mal en masse et du bien en foule, comme sur les chevaux de bois verlainiens. Détaillez-moi, je vous prie, Mademoiselle, vos succès scolaires, et les autres.

— Eh bien ! j'ai eu un premier prix d'accompagnement avec Estyle ; de contrepoint

avec Caussade ; d'histoire de la musique avec Emmanuel ; un second d'harmonie avec Dallier ; un accessit de fugue avec Paul Vidal...

— Encore !

— Je terminerai par le Prix Lepaulle. Plus tard, mes sonates me portèrent chance : celle pour violon me valut le Prix de la Maison de la Musique ; celle pour alto, une seconde médaille à la Société des Musiciens Français ; celle pour violoncelle, le prix de la Société Française des Amis de la Musique...

— Encore ! Encore !

— Est-ce que je sais ? Un prix au Conservatoire Mimi Pinson, pour un petit chœur de femmes ; le Prix A. de Smit pour ma Fantaisie pour piano.

— Et le Prix Suzanne Mesureur, qu'en faites-vous, qui vous fut décerné, en 1932, pour l'ensemble de votre œuvre ?... Sept, huit, dix... La douzaine : le compte y est. Je vous remercie, Mademoiselle.

— C'est tout ?

— Ce serait à croire que la charmante consœur que vous êtes ne m'a jamais fait l'honneur de me lire. Voyons !... Ne mesurez pas vos phrases : qu'avez-vous à me dire de « l'ensemble de cet œuvre » que le Prix Mesureur a distingué ?

— Je ne sais pas, moi : que je l'ai faite de mon mieux, avec toute ma conscience, avec tout mon cœur aussi, au jour le jour d'une vie fort quotidienne et qu'il m'a fallu gagner...

— ...comme tout le monde...

— Comme tout le monde, oui : j'ai été, des années durant, professeur d'harmonie et de piano au Conservatoire d'Orléans. Et puis, cette œuvre dont on m'a récompensée m'a récompensée elle-même, suivant ses mérites. Elle m'a valu la sûre amitié de mon maître Caussade ; le précieux encouragement du maître Vincent d'Indy. Je me suis entendue deux fois aux Concerts Colonne : en 1928 avec mon *Invocation à la Nuit* et ma *Danse orientale* ; en 1931, avec *Badinage*. Et j'ai vu réussir, l'hiver dernier, ma *Fantaisie Hébraïque* pour alto, orchestre d'instruments à vent et harpe.

— Comment donc, dites-moi, avez-vous, après Ravel, été amenée à vous inspirer du folklore juif ?

— Mais le plus simplement du monde. Vous connaissez Olivier Messiaen, organiste de la Trinité, ma paroisse. J'avais le projet de lui écrire un prélude sur des thèmes liturgiques. J'y suis allée, quand un de mes interprètes me fit connaître un cahier de chants hébraïques originaux. Et j'ai été attirée presque malgré moi et tout de suite, par la noblesse, la poésie, le mystère et aussi la « plasticité » de ces mélodies. Elles convenaient à ma façon d'écrire, où certaines parmi les « traditionalistes oreilles » voudraient me reprocher un abus gratuit de la fausse note. Dois-je vous dire que la mode m'est fort indifférente ?

— D'autant plus que la fausse note ne se porte plus.

— D'autant plus ! Ainsi donc si je fais dissonnant — ou si je faisais... — comparé à ce que je faisais quelques années plus tôt, c'est que ces dissonnances serraient ma pensée de plus près, et rien de plus. Connaissez-vous ce poème symphonique *La Vie à perpétuité*, qui m'a été inspiré par les *Solitudes inquiètes* d'un poète mort jeune, et qui s'appelait Axieros ? Cette œuvre-là représente un gros effort de ma part. J'ai voulu y conserver, en toute rigueur, le développement logique de la pensée : le thème de la Vie s'épure petit à petit de son satanisme, s'élève, s'élargit, s'imprègne de divin. C'est là le rôle même de la musique qui a été, en France, d'après guerre, victime d'une bande d'arrivistes. Ils voulaient « épater le bourgeois » et réaliser des grosses recettes, avec du tape à l'œil ou... à l'ouïe. Ainsi en avons-nous vu mourir, depuis quinze ans, des modes et des snobismes, alors que tant de pages écrites « sincèrement » tiennent le ciup ! J'ai mauvaise grâce, évidemment, à me remettre encore en scène. Mais tout de même !... Je viens d'entendre, hier soir précisément, quelques pages de mes *Prières d'Amour et de Mort* et ma *Ballade de Paul Fort* : cela écrivit respectivement en 1921 et en 1923. Pourquoi donc des mélodies comme celles-ci ne sont-elles pas éditées, me demandait Jean Bourdon. — Eh ! C'est qu'elles ne peuvent intéresser un éditeur qui attend, tout de suite, un gros tirage. Pour l'auteur, le tout est d'attendre. Heureux ceux à qui l'avenir est donné ! Et voilà qui me fait repenser à cette pauvre Lily Boulanger qui n'a eu qu'un si bref « présent ». Au fait, si mon enfance fut un peu sevrée d'amitié, ma jeunesse eut la sienne. Elle fut de toutes les heures. Mes parents choisirent d'ailleurs

l'appartement où je vous reçois pour rendre mon travail avec elle plus facile. Nous étions ainsi porte à porte. Je crois l'avoir tirée parfois de certains mauvais pas : celui d'une œuvre pour violoncelle, si j'ai bonne mémoire, qui devant être exécutée à cinq heures et qui était à peine esquissée au crayon à midi ! Je dois beaucoup à Lily Boulanger. Sous une trop frêle enveloppe, elle avait un génie brûlant. Et en quelque façon, c'est bien ça qui l'a tuée.

Un silence — celui du souvenir. Puis, moi :

- Vous parliez de professorat. Vous en faites toujours ?

— Pour la raison que vous n'ignorez plus. Et j'ai même, à ce sujet (je ne dis pas à « mon sujet », notez bien !) envie de lancer un S.O.S. au Comité d'Aide à la Musique. Figurez-vous que je me dépense depuis un an, à une œuvre fondée en banlieue pour le recrutement et la formation de nouveaux catéchumènes à la Religion de la Musique. Ce culte se célébrait dans des immeubles qui rappelaient assez celui de Cadet Rousel. Or, j'apprends que, par opération de justice, ce triple abri nous est désormais interdit : chez le fondateur, le comptable ne doublait pas assez l'artiste. Et je crie au secours ! Au secours avec d'autant plus de foi que vous ne vous imaginez pas, Monsieur (mais qui s'imaginerait ?) combien la bonne parole peut manquer à certains milieux tout proches de nous — et si loin ! Si la musique ne manque pas de charlatans, elle manque d'apôtres qui la feraient aimer à l'enfance. Ne cherchez pas plus loin les raisons de son marasme actuel. On a formé trop de professeurs, ou de soi-disant professeurs qui, avec leurs procédés « passe-partout » n'ont aucun sens pédagogique. Ils administrent la musique comme une algèbre ou une médecine, et non comme le plus beau des plaisirs de la vie. C'est ce que disait pourtant l'expression un peu galvaudée « d'art d'agrément ». Qu'on y revienne donc à cet « art d'agrément » : c'est à cette condition-là que la musique peut encore compter sur de beaux jours en France !